

---

## 1979 – PREMIER EPISODE – AZADEH –

---

*Rémy de Trussac*

Par la fenêtre à demi-condamnée, verrouillée, rarement entrebâillée, il observe les timides lueurs de l'aube iriser les fragments de ciel. Le jour feutré pénètre à petits pas dans sa chambre encombrée qu'il a du mal à situer et où, lui a-t-on dit, il ne peut se déplacer sans aide. Encore indistinctes, les masses grises de la banlieue émergent de la brume mauve. L'humidité se mêle aux particules fines et aux cocktails de gaz toxiques. Des rousseurs sulfurées envahissent en hâte le ciel sur lequel se découpent les silhouettes familières des géants de béton. Quelques grands arbres solitaires, soldats oubliés d'une guerre jamais éteinte, accentuent l'impression de désolation et le confirment dans son intention. C'est aujourd'hui qu'il s'évade.

« Comment allez-vous ce matin, Monsieur de Bliniaire », lance, sur un ton enjoué, l'infirmière qu'il n'a entendu ni frapper avant d'entrer ni pénétrer dans sa chambre. Après un moment d'éclipse, lors duquel il s'est cru victime d'une tentative d'agression – il a songé à se saisir de ses béquilles –, Gustave de Bliniaire reconnaît soudain la jeune femme, à l'étroit dans son uniforme blanc à col bleu, qui entre, précautionneuse et gauche, dans son champ de vision. Puis, comme s'il s'observait depuis un point imaginaire, s'étonne de s'entendre dire : « Gustave, appelez-moi, Gustave, mademoiselle... J'ai oublié votre nom. Que venez-vous me vendre aujourd'hui ? Je vous préviens, ma femme et mon fils m'ont confisqué mes cartes de paiement, je ne pourrai donc rien vous acheter ».

L'infirmière a l'habitude, cela fait trois mois que ce sexagénaire, à la voix pâteuse et à l'élocution hachée, peine à reconnaître le personnel soignant et n'a toujours pas vraiment compris – ou n'a pas vraiment admis – qu'il était hospitalisé. Et, comme tous les matins, pour ne pas s'évanouir en respirant l'air empuanti de la pièce, son premier geste est d'entrouvrir la fenêtre à demi-verrouillée, laissant pénétrer, en même temps que le vacarme des rues environnantes, une fraîcheur souffrée. « Ah ! Merci mademoiselle, merci. Mademoiselle... ? Je m'y perds, vous comprenez, entre tous ces employées, plus ou moins... ». De Bliniaire allait dire « plus ou moins serviables, plus ou moins efficaces », mais il s'est souvenu des recommandations, pour ne pas dire des injonctions, de son fils agacé : « même si tu es persuadé d'être le seul à savoir travailler, Papa, même si tu es

persuadé de n'avoir affaire qu'à des incompetents, au moins fais semblant d'être satisfait, ça te facilitera la vie ».

Aussi, retrouvant peu à peu le fil emmêlé de ses pensées, de Bliniaire reprend : « d'ailleurs, je ne vous ai pas entendu frapper, Céline ». « Je ne m'appelle pas Céline, vous le savez bien Monsieur de Bliniaire, je suis Léonie, l'infirmière du matin. Je viens prendre, comme tous les matins, votre tension, votre pouls, votre rythme cardiaque et doser vos gaz du sang. Vos paramètres physiologiques, vous savez bien », répond Léonie, en poussant l'étroit chariot de soin, récalcitrant, déviationniste. Les roues voilées de l'engin fatigué, « prêté » par les services techniques, opposent une résistance têtue, particulièrement marquée le matin. Mais l'effort physique n'est pas le plus éprouvant. Elle a beau être prévenue, formée, entraînée, ses collègues ont beau l'aider en multipliant les mises en garde, les blagues, les scènes hilarantes lors desquelles ils imitent les « déficients cognitifs », elle ne s'y fait pas. « Je dois me concentrer sur le protocole, tout le protocole, rien que le protocole ». Elle ne doit *surtout pas* laisser paraître à quel point les remarques de cet acariâtre hautain l'excèdent. Elle se souvient des conseils que lui avait donnés la jeune gériatre qui avait dirigé son stage : « avant tout, Léonie, vous affichez un sourire professionnel pour dérider le patient et, pour ne pas réagir au quart de tour à la moindre de leur allusion – ils sont forcément mécontents, vous comprenez, forcément –, vous détournez leur attention, par exemple, en les faisant parler du sujet qu'ils connaissent le mieux : eux-mêmes ».

« Vous êtes infirmière ? Très bien, je m'en souviendrai, Léonie, je vous félicite, car c'est un noble métier, mal payé paraît-il, mais totalement indispensable. Ceci dit, vous avez dû vous tromper, vous, ou ceux qui vous ont envoyée, je ne suis pas malade. Je voudrais juste qu'on m'enlève ces barres de contention qui m'empêchent de descendre du lit, qu'on me rende mes béquilles et qu'on me laisse rentrer chez moi », s'énerve déjà de Bliniaire, en préférant tourner son regard vers le rectangle de lumière matinale où s'agitent des existences à jamais inconnues. La banlieue trépigne, des flashes de lumière zigzaguent le long des façades alentour. Il n'en est pas certain, mais Gustave croit distinguer, au bas des cathédrales de béton, pressant le pas, voutés, des individus munis de masques à gaz.

Abaissant la barrière de lit, dont les mécanismes rouillés résistent, grincent et la font trembler d'énervement, Léonie lance un timide : « avez-vous bien dormi, Mr de Bliniaire ? », tout en s'apprêtant à essuyer d'inutiles et désagréables commentaires, mais de Bliniaire ne semble pas vouloir communiquer. Il s'est muré dans un silence qu'elle croit boudeur, mais qui n'est que méditatif.

« Infirmière, infirmière, je vois très bien ce que c'est, mais je suis sûr que c'est un déguisement. Ils vont me facturer tous ces services très chers. Si ça se trouve, ils ont revendu au marché noir mes béquilles, pour se faire en douce un peu d'argent de poche. J'ai dû être pris en otage. Un otage qu'on fait semblant de bien traiter, soi-disant de soigner ! C'est pour augmenter la facture. Ils ne m'auront pas aussi facilement. J'espère que ni mon fils, ni ma femme, ni mon fondé de pouvoir ne vont négocier. Je vais réussir à m'évader, à les duper, ces bras cassés ! », se rassure de Bliniaire.

Déjà l'infirmière s'éloigne, louvoyant au milieu des meubles mille fois déplacés, fauteuil en skaï orangé à accoudoirs râpés, chaise percée qui sert à prendre de soi-disant douches, table de formica démesurée au revêtement écaillé, tablette bancale à roulettes où s'entassent les reliefs du diner d'hier, sans oublier le déambulateur aux freins bloqués. « Mes collègues vont venir vous apporter votre *délicieux* petit-déjeuner. Elles sont

légèrement en retard ce matin, à cause de la grève du personnel des cuisines, mais ne vous inquiétez pas, elles arrivent. Bon appétit monsieur de Bliniaire. Au fait, vos paramètres sont bons. À plus tard ».

Et Léonie, une fois dans le couloir, la porte de la chambre 312 refermée, ferme les yeux en se disant que le plus dur est fait, que les autres patients sont plus faciles à vivre, plus commodes, parfois éteints, certes, mais bien plus chaleureux, humains tout simplement. Finira-t-elle, elle aussi, dans cet état de déchéance ?

« Paramètres, paramètres ? Elle veut sans doute dire les indicateurs, les taux de rentabilité. La pauvre, elle n'y connaît rien ou pas grand-chose. En tout cas, que mes indicateurs soient bons, ça ne m'étonne pas, j'ai toujours réussi à trouver les bons placements. Enfin, dans l'ensemble. *Prudent, mais pertinent*, tel a toujours été ma devise. Ah ! Depuis que je n'ai plus accès à internet, que cette foutue télévision – payante ! – ne retransmet que des émissions idiotes, et que je ne peux lire ni le *Financial Times*, ni même les *Échos*, je ne sais plus où en sont le Dow Jones, le Cac 40, le Footsie et les matières premières, hein, où en sont les cours du gaz et du blé ? Je pourrais le demander aux employées, mais je crains qu'elles ne me vendent ces renseignements au prix fort ».

Plongé dans ses considérations, aussi complexes qu'amères, de Bliniaire n'a pas réalisé qu'une ASH – reconnaissable à sa tunique rapiécée, autrefois blanche – vient d'entrer. Poussant, de son chariot bruyant, la porte de la chambre qu'elle laisse entrouverte, l'intruse dépose avec fracas le plateau du petit-déjeuner sur la tablette à roulettes branlante, qu'elle approche du lit d'un coup de pied remarquablement précis. L'odeur écœurante du café clair attire enfin son attention sur l'étrangère bougonne qui occupe sa chambre. « Quelle fonction exerce-t-elle, celle-là ? Avec son uniforme bariolé, elle paraît plutôt frustrée. Une fille de la campagne ou de la banlieue nord, en stage sans doute. L'autre – Céline, non ? –, devait être sa responsable. Comme tous les matins, c'est le même cérémonial – la mémoire me revient –, l'employée mal dégrossie va me demander si je veux le bassin. Mais elle doit bien savoir que je vais lui dire non. Je me demande d'ailleurs combien ça me coûterait, ce service ».

Sans attendre de réponse à la question qu'elle a effectivement posée, l'ASH pressée lui rappelle qu'il doit impérativement prendre ses pilules – sept, exactement – et qu'elle viendra, d'ici une heure, rechercher le plateau. « Un plateau rempli de cubes et de cylindres en plastique rigide où l'on me verse ce qu'ils appellent du café », pense de Bliniaire, tout en hochant silencieusement la tête, croyant faire mine de manifester un sincère contentement. Par la porte entrouverte, pénètrent les cris des agents s'apostrophant dans le couloir encombré. « Au fait, mademoiselle, pourriez-vous avoir l'obligeance de m'apporter mes béquilles ? », tente de Bliniaire, persuadé qu'elle va l'envoyer promener. Mais à son plus grand étonnement, elle lui montre, d'un bref coup de menton, la tête du lit où ses deux béquilles tiennent miraculeusement en équilibre.

\*

\*\*

L'ASH sortie, la porte refermée – objectivement claquée –, de nouveau seul, de Bliniaire rejette la tablette à roulettes branlantes, faisant s'entrechoquer verre, bol et barquettes. Les pieds qu'il pose sur le sol mouillé – le café renversé – n'entame en rien sa détermination. C'est aujourd'hui qu'il va partir, s'enfuir, s'évader de cette cage – de cette cache ! – où des mafieux rusés le tiennent prisonnier. Les deux béquilles fermement tenues, il se redresse et clopine vers la fenêtre. « Leurs déguisements ne me trompent pas.

J'ai toujours eu le flair pour démystifier les dissimulateurs. Je suis sûr qu'elles viennent calculer combien elles vont pouvoir m'extorquer ». La douleur dans la cuisse droite est intense – « le fémur soi-disant cassé... l'immobilisation pour que l'os se consolide... mouais, n'est-ce pas plutôt un prétexte pour m'enchaîner sans le dire ? ».

Mais de Bliniaire n'en a cure, guidé par sa mission. « Je me demande qui est derrière tout ça. Qui tire les ficelles ? Inutile de me fatiguer à retenir leurs noms, leurs fonctions, toutes ces appellations. Ce ne sont que des rôles. Au lieu de me répéter que je suis, *probablement*, victime de déficience cognitive – ou bien, comment dit-il déjà, "atteint d'une maladie neurodégénérative..." – aggravée par le traumatisme causé par ma chute – jusqu'ici inexplicable –, mon fils ferait mieux d'enquêter sur le gang des kidnappeurs ».

Le voilà parvenu à la fenêtre sur le rebord de laquelle il s'appuie, essoufflé, suant, à deux doigts de perdre l'équilibre. « Ce n'est pas une question de mémoire, mais d'économie cognitive. Je rationalise mes dépenses intellectuelles, particulièrement en matière de stocks. C'est le fruit de l'expérience. Même s'il est délicat de négocier les prix, je n'investis que dans les souvenirs utiles, utiles parce que rentables à *long terme* ! Calculs coûts-avantages, effets de levier, attendre que le cours des informations baisse, n'entreposer que des données durablement profitables, revendre sans tarder les connaissances obsolètes, tel est le secret d'une pensée efficace ». De Bliniaire reprend son souffle avant de poursuivre son projet d'évasion.

Le brouillard d'oxydes de carbone, de soufre et d'azote, enrichis de particules fines et de composés d'hydrogènes, facilitera son discret départ, à cette heure particulière « où les équipes de surveillance nocturne, *qui ont fait la fête toute la nuit*, cèdent, en baillant, la place aux équipes diurnes. Coïncé sur mon lit, soi-disant d'hôpital, je les ai entendus rire et s'amuser. Le directeur le sait-il ? C'est l'heure de la relève, où l'on échange des instructions, des blagues. Je les entends, derrière ma porte, ils ne se cachent même pas, ils crient et s'interpellent, je sais qu'ils parlent de moi, qu'ils songent à me transférer, peut-être dans une forteresse inexpugnable. Quant à celle qui se prétend médecin, avec ses grands airs de chef d'entreprise, et son empathie de pacotille, si elle croît me duper... Elle m'a dit, tout sourire, que c'était normal, que la mémoire allait me revenir, que je ne devais surtout pas m'inquiéter. "Votre IRM cérébrale ne montre aucun signe de nécrose. Ce ne peut être qu'une perte momentanée de la raison, due à votre chute, vous savez". Oui docteur, bien sûr docteur, certainement. J'aimerais bien la voir, moi, cette IRM ».

Avant de disparaître, de quitter le baignoire où chaque jour passé diminue un peu plus ses capacités, de Bliniaire jette un dernier regard sur cette pièce exécrée, aux décors sommaires, aux revêtements défraîchis, aux murs sombres placardés de panneaux et d'affiches administratives rappelant – à qui ? – *les droits et obligations des patients* que de généreux administrateurs ont placés *au centre des démarches de soin*. « Foutaise, hypocrisie criante que tout ça ! Aucun des soi-disant soignants ne m'a montré mes résultats d'examen. Je n'ai eu en main aucun compte-rendu, pas une seule radio. Preuve, s'il en était besoin, que tout ceci n'est qu'une vaste mascarade, un complot sophistiqué ourdi contre ma personne, pour m'extorquer ma fortune ».

\*

\*\*

Plongé dans la semi-obscurité du néon poussif, de plus en plus gêné par l'opacification de sa cornée – « personne n'a songé à diagnostiquer sa cataracte ! », s'insurgera son fils –, Gustave de Bliniaire se fige en entendant le vrombissement assourdissant d'un

hélicoptère – ou peut-être de plusieurs ? – qui survole(nt) à très basse altitude le bâtiment où il est incarcéré – soi-disant hospitalisé. Les mains sur le rebord de la fenêtre, les béquilles posées en un fragile équilibre devant lui, il sent trembler l'édifice. L'épisode s'éternise, les percussions lentes du (ou des) rotor(s) l'ébranlent en même temps que le sol et les murs. Ce n'est pas la première fois qu'il entend ce vacarme puissant, mais ce matin – ce matin d'évasion ! –, quelque chose de particulier vient de se passer. Il a l'impression que le voile qui obscurcissait sa pensée vient, sinon de se déchirer, au moins de se soulever. Tout s'éclaircit.

Cet hélicoptère, contrairement à ce que ses ravisseurs lui ont expliqué, n'apporte pas des blessés graves aux urgences. Balivernes ! Qui pourrait croire une telle fable ? Depuis la dernière réforme du système hospitalier, « Optimisation dynamique du plateau technique hospitalier : mieux répondre aux besoins des actionnaires », aucun service d'urgence n'a de quoi se payer un hélicoptère, pas même en *leasing*. Seuls les militaires en ont encore les moyens. Il le sait très bien. La réforme, à la définition de laquelle il avait participé en tant que *représentant de la société civile*, l'avait un temps, intéressée, au point de songer à investir quelques kopeks dans le champ de ruine du secteur hospitalier. Mais les simulations à cinq ans qu'il avait fait réaliser par son département R&D, ne lui avaient pas paru convaincantes, avec un ROI inférieur à 2 % et un taux d'endettement durablement élevé.

Les hélicoptères de combat dont les pales agitent interminablement les feuillages environnant et font se plier les passants pressés, transportent des soldats d'élite de l'armée soviétique. Oui, tout lui paraît limpide, il peut prédire la suite. Leur mission est de neutraliser les centres névralgiques de la capitale. Oui, tout lui revient, maintenant.

\*

\*\*

C'était, c'était en..., en 1979, c'est cela, il venait juste d'être embauché – à l'essai – dans les services informatiques de la Banque Rockphine. Salaire d'embauche : 9 000 francs, sans les primes, quatre fois le SMIC, il s'en souvient encore. « Ah ! C'est bien la preuve que je n'ai aucun problème de mémoire ! » Alors qu'il s'attendait à travailler au siège, à La Défense – une demi-heure en RER A depuis son domicile, un RER futuriste, ultramoderne –, on lui avait demandé de suivre son chef en mission à Kaboul. La chose lui avait paru excitante à l'époque, mais aussi angoissante : saurait-il être à la hauteur de la mission ?

Pourquoi, d'ailleurs, la Banque Rockphine installait-elle une succursale en Afghanistan, alors que les rares firmes occidentales fermaient, une à une, leurs bureaux à Kaboul ou Hérat, depuis le coup d'État du 27 avril 1978 ?

Pour des raisons compliquées d'approvisionnement.

La Banque Rockphine, en effet, avait été fondée au milieu des années 1970, par quatre (déjà) anciens militants d'extrême gauche. L'un d'entre eux, fils de banquier, voulait, par jeu, par ce goût atavique du jeu si caractéristique des dynasties financières, concurrencer l'affaire paternelle, non pas sur la forme – les lois de l'économie –, mais sur le fond – mettre ces lois au service de la révolution socialiste. Oh ! Juste pour s'amuser en expérimentant. Et puis, résolument en avance sur leur temps, pratiquant la consommation raisonnée de substances stimulantes, ils puisaient dans d'illicites extraits d'éléments d'origine végétale, la force d'être particulièrement créatifs et innovants. Start-

upeurs sans le savoir, ils voulaient métamorphoser le domaine alors peu attractif de la finance. Or, l'Afghanistan possédait deux atouts déterminants. D'une part, un nouveau régime venait d'y être installé, qui se proposait d'instaurer le socialisme avec l'assentiment du grand frère soviétique. D'autre part, ce pays de hauts plateaux fertiles se trouvait être un discret mais – financièrement – accessible producteur de pavot, d'opium et de ses dérivés. Aussi, astucieux, semi-cultivés et plein d'audace, les jeunes dirigeants, sous prétexte de développer leur firme à l'international – une succursale dans chaque continent – avaient cherché à nouer des « partenariats » avec des fournisseurs locaux – de préférence les producteurs eux-mêmes – et, pour favoriser le développement écoresponsable de ce secteur prometteur, avaient créé une agence sur place, à Kaboul.

Persuadés que l'informatique en réseaux constituerait l'accélérateur par excellence du socialisme en régime tribal – *fast track* ! avaient-ils coutume de conclure leurs directives – , ils avaient envoyé leurs plus jeunes spécialistes à Kaboul pour installer la toute dernière génération d'architecture informatique et former le personnel local aux techniques financières d'avant-garde. Jamais Gustave n'avait voyagé aussi loin. L'impression d'aventure qu'il avait ressentie au moment de son embauche l'envahit à nouveau. Il sent une douleur aiguë au cœur – « les pointes aiguisées d'aiguilles entêtées » – en prenant conscience que ce temps est définitivement révolu, qu'il est impossible de corriger ses foutues erreurs de jeunesse, cette froide indifférence qu'il portait aux autres. Non, il n'a guère su cultiver – faire fructifier – les relations avec ses compagnons d'alors. Pourquoi ? Et si *rewind* était une option ?

Ça y est, l'inferral boucan a pris fin. « Le ou les hélicoptères de combat ont dû atterrir, les troupes d'élite de l'Armée rouge ont dû se déployer ». D'ailleurs, n'entend-il pas des bruits de pas sur le toit du bâtiment ? Des bruits de bottes sur sa tête ? À moins que ce ne soit un tour que lui joue son imagination. « Le médecin me l'a dit ou l'a dit à l'un de ses contremaîtres derrière la porte. Je l'ai nettement entendu. "De Bliniaire, à la 312, est sujet à des..., à des... à des hallucinations". Oui, voilà, ils veulent me persuader que c'est mon imagination qui me fait croire que je suis prisonnier dans une fausse chambre d'hôpital toute moche, surveillé par des gardes du corps déguisées en infirmières. Mais, l'assaut qui se déroule en ce moment rétablit la vérité ».

Les soldats d'élite soviétiques qu'il aperçoit dans les buissons en contre-bas du bâtiment sont certainement descendus de l'hélicoptère – ou des hélicoptères –, stationné(s) non loin, hors de son champ de vision. Il les voit progresser sans heurt, de bosquet en buissons, revêtus de leur treillis de camouflage, armés de fusils d'assaut, peut-être de lance-roquettes. Gustave ne discerne pas le type d'armes, car ils savent si bien se fondre dans les failles de notre vigilance... Personne en bas ne les remarque, les gens se garent sur les parkings encombrés, marchent, pressés, le regard sur leurs écrans de téléphones, insoucieux de leur présence, inconscients des risques encourus. Des Spetsnaz ? Oui, des Spetsnaz. Peut-être devrait-il prévenir les patrons ? Alerter le personnel en appuyant sur la sonnette. À quoi bon ? On le prendra pour un fou.

La mémoire, décidément, lui revient. Jeune informaticien, tout juste diplômé, en cet été 1979, il a prévu, avec cinq de ses camarades de promotion, de travailler pendant un an et de mettre assez d'argent de côté pour, l'année suivante, entreprendre un tour du monde. Le père de Philippe, l'un de ses camarades de promo, leur confiera son voilier. Gustave se souvient encore de cet homme, autrefois souriant, que la mort de sa fille aînée avait brisé au point de se retirer du monde. Il se souvient des séjours, toujours trop brefs, lors

desquels ce marin chevronné leur avait appris à naviguer ensemble, tous les six. Chaque occasion, ces rares moments de détente qu'ils s'accordaient pendant leurs années d'études, les avaient raffermi dans leur projet, ils s'étaient distribués les rôles et avaient, après mille brouillons, fixé les premières étapes : cap vers le sud, en commençant par la méditerranée, puis les côtes africaines et l'Amérique du sud. Ensuite, l'éventail des possibles était resté ouvert.

Et lui, que ses camarades avaient surnommé Gustave Le Rouge, lui sans doute le plus critique vis-à-vis du « grand capital », lui qui, jamais, ne se serait vu endosser l'habit du cadre ni travailler pour la « bourgeoisie », a trouvé à s'embaucher dans cette banque d'affaires en passe de s'internationaliser. La faute au destin, sans doute.

Fin juin 1979, en ce début d'été maussade et frais pour la saison, il s'efforçait – oh, certes, inconsciemment – de ne pas réaliser que son diplôme faisait de lui un authentique ingénieur. Il reportait cette perspective à plus tard – il sera toujours temps cet automne –, officiellement à cause du rôle social qu'il ne voulait pas endosser, mais plus sûrement par crainte d'être progressivement happé, déterminé, transformé par le Système. Et, à défaut d'ambition démesurée, il restait à savourer cet instant, l'aboutissement d'années d'efforts, à le prolonger imperceptiblement, jour après jour, comme une fin en soi.

Aussi ne s'était-il pas précipité pour chercher ce fameux emploi rémunérateur, qui, de par son caractère temporaire et purement instrumental, devait lui permettre de prolonger la période d'indétermination. Libre encore de choisir sa voie et toujours préoccupé par des considérations vaguement politiques, il avait assisté, « peut-être Porte de Versailles », à un concert de soutien aux Anarchistes, lors duquel Léo Ferré avait, pendant deux heures et trois rappels, illuminé la nuit. En rentrant à pieds par les rues désertes et tièdes du quinzième, ils avaient commenté avec quelques amis les paroles du poète – « le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir », « nous entrerons dans la carrière quand nous aurons cassé la gueule à nos aînés » – pour dénoncer les pratiques des capitalistes et déplorer l'engouement des masses pour les temples de la consommation. Inspirés, libres, insoucians et persuadés d'avoir tout compris, ils avaient même, il s'en souvient très clairement, fait le lien avec ce qu'ils avaient retenu de *L'homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse, dont ils apprendraient, incrédules et désemparés, la mort, le 29 juillet. Leur jeunesse les avait empêchés d'y voir le signe avant-coureur d'un désastre.

C'est en passant devant une agence de la BNP, qu'un de ses camarades, toujours bien informé, avait parlé de « ces salauds de banquiers qui cherchaient à récupérer » les jeunes diplômés, « y compris ceux dont les compétences paraissent les plus inutiles, comme ceux sachant programmer en Unix et en langage C ». Or, justement, Gustave avait eu l'opportunité, au début de l'année, d'effectuer un stage de trois mois dans les laboratoires Bells d'AT&T, où avait été conçu l'un des prototypes commercialisables de ce système d'exploitation, alors peu répandu.

À la vérité, ce n'est pas tant l'attrait des langages informatiques qui l'avait poussé à faire des pieds et des mains pour décrocher ce stage, que l'envie, un peu folle, de se retrouver dans la proximité d'Azadeh, l'une des rares filles de sa promo, majeure, excellente dans toutes les disciplines, polyglotte et partout appréciée. D'origine iranienne, elle étudiait en France depuis que son père, cadre supérieur dans une multinationale, avait été affecté au siège parisien de la firme. En février 1979, alors qu'elle travaillait sur un projet d'automate en génie biomédical, en partenariat avec une université américaine du New Jersey où elle se rendait régulièrement grâce à des fonds privés – « nous étions tous à la

fois jaloux et admiratifs de l'intelligence et de l'entregent d'Azadeh » –, elle apprit la victoire de la « révolution iranienne ».

Alors que beaucoup d'intellectuels français avaient essentiellement vu dans cet événement la chute inespérée d'une dictature sous l'effet d'un mouvement social émancipateur – le peuple victorieux –, et la fin d'un système répressif soutenu par l'impérialisme américain, Azadeh l'avait vécu comme une catastrophe personnelle et une malédiction pour sa famille. D'une part, son père, résolument athée, laïc et adoptant un mode de vie occidentalisé, serait certainement considéré comme lié au régime du Shah. « On lui reprocherait son enrichissement, son train de vie, son détachement par rapport aux obsessions nationalistes et à ses "devoirs religieux" ». Azadeh était persuadée que, s'il retournait dans son pays, son père serait accusé de trahison par la dictature islamique et sans doute condamné à mort. D'autre part, en tant que femme, elle entrevoyait les conséquences « régressives, infâmantes » de ce changement. Elle connaissait, dans le texte, les promesses des « révolutionnaires islamistes. Vous savez – nous avait-elle expliqué lorsque, de retour du New Jersey, elle était venue faire le point avec son directeur de projet –, pour les plus fanatisés d'entre eux, les plus susceptibles de s'imposer aussi, le terme révolution est à prendre au sens où l'utilisent les astronomes, pour décrire le retour d'un corps céleste à un point antérieur de sa rotation ». « Mais, lui disaient ses camarades, il s'agit de la victoire d'un peuple aux mains nues contre un souverain arrogant, surarmé et outrageusement riche. C'est l'exemple même de la révolution dont les pays du Tiers monde rêvent ». « Vous verrez, leur répondait-elle, pour la république des mollahs, 1979 marque le moment où l'Iran a retrouvé les conditions socio-politiques qui étaient soi-disant les siennes il y a plus de mille ans ».

Le Spetsnaz accroupi sur le rebord extérieur de la fenêtre n'a pas l'air menaçant. Il sourit – ou presque – et, nonchalant, fait signe à Gustave de se taire. Gustave est très touché par cette marque de connivence. Il lui fait un bref clin d'œil après s'être tourné vers la porte de la chambre. Personne en vue, pour le moment. Le couloir résonne des bruits matinaux habituels, des voix s'éloignent, d'autres se rapprochent, dans un fracas d'objets métalliques s'entrechoquant. D'un moment à l'autre, les geôlières vont venir – soi-disant – récupérer le plateau du petit-déjeuner, mais en réalité pour lui rappeler qu'il est sous surveillance. Il faut faire vite. Il voudrait reprendre ses béquilles, mais il a peur que le militaire, toujours calme sur le rebord de la fenêtre, n'interprète son geste comme une manifestation d'agressivité. Il hésite. Soudain, la porte s'ouvre derrière son dos.

\*

\*\*

« Elle s'appelle Coraline, celle-là, pas de doute, ça me revient. Coraline, ou peut-être Céline ? Coraline, oui, Coraline, c'est écrit sur sa veste ! J'ai dû prendre mon petit-déjeuner, je n'ai pourtant pas l'impression d'y avoir touché ». Déjà l'employée reprend le plateau, en rappelant à Gustave combien la nourriture était vraiment *délicieuse* ici. « Après tout, ce n'est peut-être pas Coraline, on dirait l'une de ses collègues, faut dire qu'elles se ressemblent toutes avec leur tenue rapiécée dans lesquelles la plupart paraissent engoncées. Elles devraient faire un peu d'exercice, car elles me paraissent bien enveloppées. Je l'ai lu quelque part, ou je l'ai entendu, les Français sont de plus en plus nombreux à être en surcharge pondérale. Si nous sommes soignés par des agents en mauvaise santé, je ne donne pas cher de notre avenir ».



Tout en récupérant le plateau du petit déjeuner, et en maugréant à la vue des flaques de café maculant le sol, l'ASH lui lance : « Vous allez avoir la visite du directeur, Mr de Bliniaire. Ce n'est pas courant, vous savez. Vous verrez, il est sympathique, dynamique, souriant ». « Le directeur, quel directeur ? N'est-ce pas moi le directeur ? Je crois me souvenir que l'on m'appelait ainsi. Oui, j'exerçais les fonctions de directeur, oui, mais directeur de quoi ? » Comme si elle lisait dans ses pensées, l'ASH, « Coraline peut-être, je n'en suis plus si sûr », lui crie avant de poursuivre sa tournée : « Lawriston, le nouveau directeur de l'hôpital s'appelle Lawriston. Essayez de vous en souvenir, vous ferez bonne impression ».

\*

\*\*

La porte claquée, le spectacle de la banlieue envahit à nouveau son champ de vision et il peut voir, au loin, l'agitation s'emparer des rues, tandis que son ami le Spetsnaz, toujours accroupi, souple et clame, sur le rebord extérieur de la fenêtre, observe – « l'ASH n'a rien remarqué, la gourde, pressée qu'elle était d'aller papoter avec ses copines. Toutes des concierges ! comme chantait Léo Ferré » –. Dans le petit matin poisseux et gris, mille lumières clignent, s'allument, s'éteignent, jaunes, rouges, vertes. Des gens vont et viennent, « on dirait des militaires, je crois voir des uniformes, leurs casques brillent. Depuis quand suis-je là ? Alice, ma femme, m'a apporté un calendrier sur lequel elle a surligné ce qu'elle appelle, je crois, les "moments-clés" de mon séjour. Elle tient à ce que je le mette moi-même à jour, ce calendrier des moments-clés. Pleine de sollicitude distante, elle m'appelle d'ailleurs tous les jours, depuis des villes lointaines où la conduit sa tournée de concerts. L'autre jour – c'était quand, déjà ? –, elle m'a donné de ses nouvelles depuis Hanoï, je crois, ou peut-être Saïgon – alias Hô-Chi-Minh-Ville, où la bourse est assez dynamique, ces derniers temps –. Elle a beaucoup insisté pour que je note les rendez-vous à venir avec le kiné – pour ce qu'il me fait faire, celui-là, un incompetent fini –, les visites – lesquelles ? –, que sais-je encore. Mais quelqu'un – sans doute l'une des fausses infirmières, de mèche avec les auteurs de la prise d'otage – l'a accroché au mur, dans l'angle le plus sombre de la chambre. Quoi qu'il en soit, tout cela est bien fini, je pars reprendre mon travail, mon poste de directeur, de directeur de... Je voyageais beaucoup, je crois ».

Mais l'Iran et la « révolution » islamique étaient bien loin. C'était avant tout pour se rapprocher d'Azadeh que Gustave avait décroché ce stage de trois mois aux laboratoires Bell, dans le New Jersey, et c'est là-bas, qu'à défaut de vraiment intéresser la jeune ingénieure, il avait acquis, entre deux rêveries amoureuses, quelques bases d'Unix et de langage C. Fort de ce qui n'était pas encore un avantage comparatif dans son CV – il avait d'ailleurs prétendu qu'il avait effectué son stage sous la direction de Ken Thomson, l'un des inventeurs de ce système d'exploitation, ce qui n'était qu'un demi-mensonge – Gustave Le Rouge avait été recruté à l'essai, après un très étrange entretien d'embauche en présence de trois des fondateurs de Rockphine. Son chef, Jean-Paul Monneret, diplômé d'une célèbre école de commerce, lui avait expliqué, dans l'avion privé qui les conduisait à Kabul, que, s'il avait été embauché, malgré ses cheveux longs, sa barbe épaisse et sa tenue de hippie – sa veste vert olive des surplus militaires –, c'est aussi parce que, parmi les rares candidats à s'être présentés en ce mois de juillet, il était celui qui parlait le moins mal l'anglais – grâce à Azadeh ! –. Après deux semaines d'initiation aux techniques financières à Londres – au moment où Margaret Thatcher prenait les premières décisions

qui firent du Royaume-Uni le laboratoire profitable du néolibéralisme européen – et une formation de six semaines, à Bonn, aux programmes bancaires utilisés chez Rockphine – les banquiers d’Allemagne de l’Ouest étaient parmi les premiers en Europe à avoir mis en œuvre l’architecture client-serveur –, il venait d’être affecté à la succursale de Kaboul. Arrivés fin novembre 1979 avec son chef – doté d’une solide expérience dans la finance internationale, ce qui était, dans les années 1970, original parmi les anciens élèves de sa célèbre école –, ils avaient trouvé étrange l’atmosphère régnant sur la capitale, un mélange de nonchalance méfiante et d’inquiétude discrète, de désordre glacial, austère, sans joie. Des hommes coiffés de berrets gris ou de bonnets sables, parfois emmitouflés dans d’épaisses couvertures de laine brune, se réchauffaient, débonnaires, autour de braséros fumant, tandis que passaient en riant des fillettes peu pressées de rentrer de l’école, leur cartable trop grand vissés sur le dos. Capitale aux airs de province assoupie, la ville s’étirait en de longs quartiers disparates, desservis le plus souvent par des routes de terre ocre et sans trottoir, des cerfs-volants vivement colorés s’échappant de la grisaille. Désireux, sans doute, de nous faire voir les aspects les plus modernes de son pays, le conducteur anglophone de notre taxi s’efforçait d’emprunter en priorité les larges avenues asphaltées, où les véhicules indisciplinés avançaient en zigzaguant au milieu d’un trafic chaotique. Il n’y avait pas encore – ou en tout cas, Gustave n’en a pas souvenir –, ces interminables files de camions de troupes bâchés, stationnant au bord des principales artères de la ville, celles en direction du Pakistan et de l’Inde, de l’Iran, de l’Hindou Kouch ou de ce qui était encore les Républiques Socialistes Soviétiques d’Asie centrale.

À l’aéroport, les douaniers et les représentants de l’armée de l’air leur avaient témoigné une certaine déférence. Était-ce l’impression de sérieux, de science, de progrès, que communiquait la vue du matériel informatique ? Passaient-ils, aux yeux de leurs hôtes, pour des initiés, détenteurs de savoirs dont ils comprenaient, obscurément, instinctivement, l’inquiétante importance ? Ou se méfiaient-ils tout simplement de ces étrangers qui n’étaient ni des Américains, ni des Soviétiques, pas même des Britanniques ? Mais s’ils attiraient l’attention des autorités, c’était aussi à cause de l’imposant bagage qui les accompagnait : Gustave se souvient encore des nombreux coffrets cylindriques en fer blanc, contenant les bandes magnétiques du système d’information et celles des programmes bancaires. Anormalement hautes, elles ressemblaient à des boîtes de gâteaux secs qui n’auraient pas encore été décorées. En débarquant dans l’agence afghane de Rockphine, il n’était pas certain de parvenir à installer correctement tous ces logiciels. Une angoisse aigüe le saisissait à chaque fois que sa vue croisait l’impressionnante pyramide de coffrets soigneusement étiquetés. Le responsable local de l’agence l’avait un peu rassuré en leur annonçant qu’il avait étudié, au début des années 1970, l’informatique à Islamabad. Mais l’inquiétude l’avait à nouveau saisi quand il avait appris que les coupures d’électricité étaient fréquentes, particulièrement en hiver, et que l’agence ne possédait pas de groupe électrogène.

Toutefois, l’installation du système d’exploitation passa vite au second plan. En effet, Jean-Paul Monneret, son chef, qui aimait à rappeler son brillant parcours scolaire et sa bourse d’étude à la *Old City*, lui expliqua que leur mission avait aussi pour objectif de nouer des contacts avec les producteurs locaux d’opium. Dès le premier soir, un dîner avait été organisé par le directeur de l’agence dans son élégant hôtel particulier. Le repas avait été servi sur d’épais tapis turkmènes, dont les somptueux dessins géométriques lui avaient fait penser à des arbres stylisés couverts de nuées d’oiseaux bleus. Gustave n’avait pas

compris grand-chose aux échanges en anglais qui s'étaient déroulé, l'air de rien, entre ces notables souriants et apparemment ravis de faire affaire avec de jeunes blancs-becs visiblement déboussolés. Sans doute un effet du décalage horaire, de la fatigue et de l'inquiétude qui l'avait saisi face à cet univers inconnu.

Assis en tailleur – assez inconfortablement, il faut bien le dire –, formant un cercle approximatif, les principaux clients kaboullis de la banque côtoyaient de discrets exportateurs de pavot. Alors marginal, ce commerce pouvait se développer, à condition de bénéficier d'investissements ciblés – les clients *gold* ouverts à la modernité – et de débouchés – le marché européen, en premier lieu, via le carnet d'adresse des dirigeants de Rockphine.

Et l'informatique, là-dedans ? Justement, se rappelle Gustave avec une nostalgique admiration pour l'éblouissante imagination de ses anciens patrons, elle intervenait à trois niveaux : les boîtes de gâteaux secs abritant les bandes magnétiques étaient à double-fond et pouvaient servir, au retour en France, à transporter discrètement les premiers kilos d'opium pur ; par ailleurs, l'architecture en réseaux, encore peu connue, permettait, de proche en proche, de contourner les principaux points de contrôle du commerce mondial ; tout en empêchant, au moins théoriquement, que l'un des acteurs de la nouvelle économie du pavot n'occupe une place centrale, hégémonique.

\*

\*\*

« Monsieur de Bliniaire, enchanté, enchanté, comment allez-vous ce matin ? », sourit un homme, la quarantaine, sa silhouette se découpant soudain sur le rectangle de la banlieue. Avant que Gustave n'ait pu s'en étonner, l'homme replet, costume gris à rayures noires, sans cravate, lui précise, sur un ton des plus onctueux : « Jean-Edouard Lawriston, le nouveau directeur du CHR. Je passais voir si tout se passait bien pour vous. C'est un grand honneur de vous avoir parmi nous, vous savez ». L'esprit encore flottant dans la vallée de Kaboul, de Bliniaire, hébété, cherche du regard le Spetsnaz. Il a quitté son poste d'observation sur le rebord de la fenêtre, et occupe, en compagnie de deux officiers de son commando, les sièges spartiates de sa chambre. Lawriston faisant ostensiblement mine de ne pas les remarquer, semble s'en accommoder.

« C'est incroyable, tout ce monde dans ma chambre ! Et dire que je passe parfois des jours entiers sans voir personne... Le commando de l'Armée rouge vient peut-être me délivrer... Ou alors me transférer dans un de leurs bagnes secrets... Quant à Lawriston, celui-là, il va me demander quelque chose, à tous les coups, je le vois venir. Il peut toujours demander... » se morfond Gustave avant de répondre : « Ça va, ça va, monsieur le directeur, je vais comme quelqu'un enchaîné sur son lit, depuis... ». « Ah, oui, enchaîné, enchaîné, c'est un bien grand mot. Je vous vois là, debout, alerte, près à gambader. Je dirais plutôt que notre personnel médical et paramédical veille sur vous et, grâce aux technologies d'investigation les plus avancées, nos spécialistes ont déterminé que la libre déambulation présentait, provisoirement, un risque grave pour votre santé. C'est pour cela qu'il vous a été demandé de bien vouloir vous conformer à la prescription de contention. Ces quelques semaines d'immobilisation ont permis à votre formidable fémur de se ressouder. C'est bientôt fini. Croyez-le bien, ce léger inconfort vous permettra de retrouver très prochainement, n'est-ce pas docteur, la santé de fer qui était jusqu'à présent la vôtre ».

En se tournant vers la porte d'entrée, le directeur fait remarquer à De Bliniaire la présence du docteur, du docteur... « Lamarque, je crois, ou peut-être Lamare, ou Delamare, mon fils me le répète à chaque fois, il me l'a écrit sur le cahier, là-bas, posé sur le guéridon ». « Bonjour, monsieur de Bliniaire, comment allez-vous après cet *excellent* petit-déjeuner ? » enchaîne la femme d'âge mûr qui s'avance vers son lit, en martelant le sol crasseux d'un pas martial, impressionnant les militaires assis. « On m'a dit que vous aviez repris du poids, cette semaine. L'appétit revient, vous êtes en bonne voie », se réjouit la responsable du département de neurologie. Ce que Gustave apprécie chez le docteur « Lamarque ou Delamare », c'est qu'elle lui parle suffisamment fort et distinctement pour qu'il la comprenne. Par contre, il n'est pas dupe de sa façon de faire. Il sait très bien qu'avec toute son équipe de bras cassés, de faux soignants, de mafieux en blouse blanche, tous plus corrompus les uns que les autres, Lamare essaie sur lui un nouveau traitement, financé en douce par les laboratoires pharmaceutiques. « Ils cherchent tous à s'enrichir sur mon dos, ici. Ils ne pensent qu'à ça ».

Les soldats aguerris de l'Armée rouge lui font signes en se levant sans bruit de leurs sièges inconfortables. Ils l'attendent dans le couloir où ils l'invitent d'un geste – ils se comprennent sans long discours – à le rejoindre. Hochant discrètement la tête, De Bliniaire se tourne vers le docteur qui, croisant sans s'en apercevoir les membres du commando, rejoint le directeur. En l'observant d'un œil apparemment inexpressif, Gustave repense aux pilules bicolores que les infirmières l'obligent à avaler trois fois par jour.

« Bref, bref, bref, nous sommes heureux de voir que les traitements que vous recevez chez nous vous apportent toute satisfaction et que vous allez retrouver votre légendaire capacité de travail », reprend, mielleux, le directeur en s'asseyant dans le fauteuil à accoudoirs à nouveau vacant, le dos à la banlieue envahie par les soldats d'élite de l'Armée rouge. Certains ont grimpé dans les branches des rares arbres, d'autres ont déjà pénétré dans les immeubles alentour. « Il ne s'aperçoit décidément de rien. Et ça se dit directeur... », savoure Gustave, hésitant à poursuivre son projet d'évasion, en équilibre sur ses béquilles, la douleur à la cuisse droite le maintenant sur ses gardes. Restée debout, le docteur Lamarque ou Lamare, continue de sourire, tout en agitant machinalement les dossiers qu'elle tient dans sa main gauche.

« Dites-moi, Mr de Bliniaire, je dois dire que j'avais beaucoup entendu parler de vous avant votre admission dans nos services. Je suis très admiratif de votre parcours », sourit démesurément Lawriston en se tournant à demi vers le docteur qui s'incline très légèrement, en feuilletant ses dossiers sans s'arrêter, elle aussi, de sourire. « Vos succès financiers, que dis-je, vos éclatantes victoires sur les marchés financiers, m'ont toujours fasciné. Et votre maître ouvrage, *Gaz et prêts : vers une subduction météorique des marchés*, il est vraiment... Je dois dire qu'il est vraiment, comment dire, le terme exact serait... ». « Pétulant ? », suggère Lamare ou Lamarque, levant hâtivement les yeux de ses fiches. « Bref, votre parcours fulgurant a dû vous mettre en relation avec des gens très très intéressants, j'imagine... ».

« Où veulent-ils en venir ? Ils vont enfin m'expliquer les raisons de mon incarcération ? », songe Gustave en faisant mouvement vers le couloir, s'appuyant maladroitement sur ses béquilles. Mais l'effort est trop brutal, la douleur si violente qu'il doit faire une brève pause. Il s'assoit sur son lit, tournant le dos à ses geôliers et fixe le couloir où il entrevoit,

au milieu du va-et-vient des chariots cliquetant, les militaires soviétiques qui, bienveillants, ne manifestent pas – encore – de signe d'impatience.

« Comme vous avez pu le constater, monsieur De Bliniaire, reprend, sans se lever, le directeur Lawriston, notre établissement de soins se met en quatre pour vous... » « Nous n'accordons pas autant d'attention à tous nos patients », confirme le docteur Lamarque ou Lamare. « Mais, poursuit Lawriston, malgré toute la bonne volonté de nos équipes, nos moyens sont limités... ». « Nos personnels sont épuisés », renchérit Lamarque/Lamare. « Je ne vais pas vous faire l'affront de vous rappeler combien nos budgets sont réduits, d'année en année... », s'enflamme, faussement modeste, Lawriston. « Alors que, dans le même temps, récite Lamarque/Lamare, en agitant les dossiers patients serrés entre ses doigts fins et maculés, notre charge de travail ne cesse de croître... ». « La population vieillit, professe Lawriston – qui, de temps en temps, donne des cours rémunérés à la faculté – et a donc de plus en plus besoin de soins spécialisés, de plus en plus lourds, vous voyez ». « Et dans le même temps, enchaîne, passionnée, Lamarque/Lamare, nos confrères de ville, partent en retraite sans être remplacés ».

Gustave connaît tout ça par cœur. Dans les mois qui ont précédé la promulgation de la loi *Pour une santé prospère* réformant le système hospitalier, il a étudié l'opportunité d'investir dans ce secteur. Ses conclusions sont sans appel : faute de *business plan* crédible, à court et moyen terme, la privatisation des hôpitaux ne paiera pas. Il a conseillé à ses clients intéressés par « la santé », de n'investir que dans les firmes de l'industrie biopharmaceutique, de préférence celles qui prétendent soigner les maladies les plus prometteuses, c'est-à-dire celles qui affectent les marchés les plus solvables : cancer, bien sûr – lui préférer le terme oncologie, plus neutre, plus technique –, mais aussi diabète – très répandu à l'échelle mondiale, faibles coûts de commercialisation –, maladies cardiovasculaires, inflammatoires également, qui ont de bonnes opportunités de croissance. Quant aux maladies neurodégénératives, De Bliniaire est plus circonspect. Certes, le nombre de personnes atteintes va croissant, et les projections – sans doute fantaisistes – sont alarmantes. « Mais il ne faut pas confondre, avait-il écrit dans sa News Letter : *Management is Capital* – la hausse du nombre des malades – aspect de démographie sanitaire, qui relevait, avant la dernière réforme, des politiques de santé publique, lesquelles gaspillaient "un pognon de dingue" (Macron, 2018) – et la rentabilité que l'on peut raisonnablement attendre d'investissements dans l'industrie pharmaceutique – relevant du domaine de la stratégie financière, totalement déconnecté des projections démographiques. Selon les investigations les plus sérieuses, rien ne permet d'attendre, avant plusieurs décennies, la mise au point, la commercialisation et surtout la prise en charge par les assurances complémentaires de traitements réputés efficaces ».

\*

\*\*

« Vous nous comprenez, Monsieur De Bliniaire, n'est-ce pas ? continue Lawriston, en s'avançant sur son fauteuil, nous faisons confiance à votre fine connaissance des marchés. Voyez-vous, la saine gestion pratiquée par mes deux prédécesseurs a doté notre établissement d'une... comment dire... ? » « D'une épargne, peut-être », suggère, enfin calme, Lamarque/Lamare. « Voilà, d'une épargne susceptible d'être investie intelligemment, de manière à dégager un complément de ressources... », précise Lawriston. « Un budget complémentaire pour financer le recrutement de personnels

supplémentaires... » se réjouit prématurément Lamarque/Lamare. « Ou la rénovation de vos chambres archaïques, réagit enfin Gustave. Nous soigner dans de telles conditions ! On se croirait dans un hôpital de campagne de l'immédiat après-guerre ».

« Précisément, précisément, je vois que nous sommes sur la même longueur d'onde, monsieur De Bliniaire. Pour sortir de cette ornière, nous aimerions que vous conseilliez notre directeur financier sur les placements les plus judicieux... », enchaîne Lawriston en s'agitant sur le fauteuil en skaï dans lequel il semble englouti. « Je dirais même, les plus rapidement judicieux, nos personnels étant vraiment à bout, vous savez », s'épanche Lamarque/Lamare en s'asseyant dans le fauteuil que vient de libérer Lawriston.

« Mais oui, mais oui, c'était donc ça. Ils m'ont kidnappé pour me soutirer des conseils, et gratuits, sans doute ? », s'illumine Gustave, de plus en plus impatient de rejoindre ses libérateurs qu'il n'aperçoit plus, mais qui ont dû progresser dans le couloir, pour couvrir son évasion. Il se lève en s'aidant de ses béquilles, retombe sur le lit, recommence, le docteur et le directeur se précipitant pour l'aider, et finit par se redresser, entamant un mouvement en direction de la sortie, puis, se ravisant, se retourne et concède : « Bien, c'est avec plaisir que je conseillerai votre directeur financier, mais en contrepartie, j'exige d'être libéré et d'être exonéré de tout frais hospitalier ».

« Cependant, reprend Gustave après un temps d'arrêt, monsieur Lawriston, je ne vais pas vous faire l'affront de vous rappeler que les problèmes financiers que rencontre le secteur hospitalier ne sont pas nouveaux. Je n'ai aucun mérite à m'en souvenir, j'ai récemment étudié cette question, à titre professionnel s'entend. Et, sauf erreur de ma part, c'est en 1979 – il y a donc plus de quarante ans ! –, que le ministère de la santé, "inspiré" par les réflexions des hauts fonctionnaires du ministère des Finances, impose aux établissements hospitaliers publics, non seulement le principe d'un *budget global*, mais surtout celui d'en *limiter la croissance*, en l'indexant sur l'évolution du PIB. Raymond Barre parlait déjà – vous n'étiez pas né, Lawriston – de "politique de la rigueur". Et, comme vous le savez sans doute, docteur, la contrainte n'étant imposée qu'aux hôpitaux publics, la demande de soins courants et ne nécessitant que peu d'investissements s'est aussitôt dirigée vers le secteur privé, alors que les soins onéreux, nécessitant l'utilisation d'équipements techniques sophistiqués étaient fournis par l'hôpital public ». « Mais oui, elle est là, la cause du déficit chronique de nos établissements », peste Lawriston avec l'assentiment distrait de Lamarque/Lamare. « Toutefois, reprend Gustave, ni le budget global, ni la kyrielle de réformes qui suivront – la dotation globale de fonctionnement, en 1984, ou encore, en 1988, le fameux projet de médicalisation des systèmes d'information (PMSI), destiné à mesurer la productivité des établissements, sans oublier la tarification à l'acte, etc. – n'auraient pu être appliqués sans un solide soutien des directeurs hospitaliers, ne pensez-vous pas ? »

\*

\*\*

Silence. Lawriston et Lamarque/Lamare se regardent, incrédules. Le patient traumatisé en voie de dégénérescence cognitive, suspecté de manifester les premiers signes d'un « Alzheimer » précoce, leur sert, à brûle pourpoint, un cours d'économie de la santé... À peine ont-ils le temps de se remettre de cette incongruité, que l'on frappe à la porte restée ouverte. « Le commissaire Lendorf et le lieutenant Piot veulent s'entretenir avec Monsieur De Bliniaire, explique, d'un ton monocorde, une femme au visage marqué, déjà lasse malgré l'heure matinale. Une cadre de soin, indique son badge que personne ne peut

vraiment lire d'aussi loin. Les réformes successives du système des retraites la contraignent à rester en poste jusqu'à 67 ans. Elle a cessé de compter les années qui la séparent de ce qu'elle croit être sa délivrance et qui s'éloigne au fil de « l'allongement de l'espérance de vie ». Une bonne nouvelle ! Aussi, jour après jour, un seul objectif l'occupe : s'organiser pour tenir, jongler avec les contraintes administratives, les arrêts maladies – ceux de son personnel et les siens –, les patients mécontents et leurs familles agressives, l'usure qui la ronge, la fatigue qui la saisit au col chaque jour un peu plus tôt. Mais à quoi bon ? À force de soigner, ou disons, à force de vouloir prendre soin des patients déficients cognitifs, à force de côtoyer des mémoires mortes, des esprits qui se vident, des absences momentanées de la raison, elle comprend qu'elle a été flouée, comme, d'ailleurs, le sont et l'ont été des millions d'êtres. Elle se sent piégée, sa vie lucide lui paraît déjà consommée, son avenir tout tracé. « Non, je ne pourrai pas faire, à la retraite, tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire jusqu'ici. Non, je serai parachutée dans cette vie bancale, diminuée, rabougrie, faite de douleurs, de lenteur, de rétrécissements multiples », songe-t-elle à chaque prise de service, incapable de s'enthousiasmer pour la moindre distraction, la moindre évasion.

Croyant avoir été invités à pénétrer dans la chambre 312, les officiers de police s'approchent de Gustave et de ses visiteurs, sortent leurs insignes qu'ils exposent très brièvement, se présentent à nouveau et attendent. Le silence embarrassant qu'instaure cette intrusion ne dure guère. Le directeur reprend les choses en main, fait signe au docteur de le suivre. « Bien, bien, messieurs, faites votre devoir. Nous en avons fini, n'est-ce pas, monsieur de Bliniaire ? » Gustave hoche la tête, encore indécis sur l'interprétation à donner à cet enchaînement de faits. « Vous aurez la visite du directeur financier demain sans faute. Et encore merci, merci d'avance, vos conseils sont un bien public ». Quant au docteur Lamarque/Lamare, prise soudain d'inquiétude, la main déjà posée sur la poignée de la porte à demi-refermée, elle a la présence d'esprit de déclarer : « messieurs, ne fatiguez pas trop notre patient, le traumatisme qu'il a subi l'a considérablement... diminué, si vous voyez ce que je veux dire... Même si, vous pourrez le constater, il connaît des moments fugaces de lucidité ». « Justement, c'est sur ce traumatisme, sur ses origines, ses circonstances, que nous venons enquêter », enchaîne, professionnel, le commissaire Lendorf, en fixant Gustave.

La porte claquée, resté seul avec les forces de police dans la fausse chambre d'hôpital, dans la cellule dont il va s'évader sous peu, Gustave semble soudain émerger de sa torpeur passagère. Il savait bien qu'il les connaissait, ces deux gaillards. Lendorf et Piot, ce sont des pseudos, bien sûr, et plutôt transparents, limpides quand on y réfléchit. Lendorf, c'est le pseudo d'Ivan Lendorfski, et Piot, c'est celui de Dimitri Piotr. Deux officiers soviétiques, rencontrés à l'aéroport de Kaboul, au moment où, avec son chef – et peut-être le directeur de l'agence –, ils avaient tenté d'embarquer dans le dernier vol pour Paris, après le coup d'État du 27 décembre 1979. Mais oui, il les reconnaît, malgré leur déguisement, cette ridicule perruque noire dissimule leur chevelure blonde. Voyant que l'évasion traînait, la branche européenne des services secrets soviétiques a diligenté ces deux experts pour l'exfiltrer.

\*

\*\*

Au milieu de l'affolement qui commençait à s'emparer de la population, De Bliniaire et son chef Monneret étaient parvenus à l'aéroport, avec leur encombrant bagage de coffrets

métalliques, les doubles fonds pleins de poudre blanche, quand un de leurs porteurs, maladroit, frigorifié, les doigts gourds, fit tomber son chargement, plusieurs coffrets s'ouvrant avec fracas, dévoilant leur double contenu. Alertés par le bruit de la chute et les hurlements de colère que Monneret proférait à l'encontre des porteurs, deux jeunes officiers soviétiques, immenses au milieu de la population afghane, étaient rapidement intervenus. Contrairement à ce que Gustave avait d'abord cru, Lendorfski et Piotr ne les conduisirent pas dans les sombres caves des services de sécurité pour les torturer, mais dans un vaste bureau éclairé et chauffé, où débuta leur collaboration.

En effet, l'instinct infailible des deux officiers soviétiques leur avait tout de suite permis de flairer l'opportunité. Ils n'avaient pas eu besoin de spectromètre de masse pour identifier la nature de la poudre tombée des coffrets. Tout en restant catégoriquement fidèles à l'idéal socialiste, ils s'étaient proposé d'aider les jeunes entrepreneurs français à écouler leur production sur le marché hautement lucratif de la nomenklatura soviétique et, accessoirement, sur le marché, non moins prometteur, des soldats de troupe. L'affaire avait alors été conclue dans l'urgence et, pendant les années 1980, Gustave avait reçu régulièrement les bilans cryptés de leur vente, ainsi que les versements réguliers de sa part ».

« Merci les gars de venir me chercher. Vous n'avez pas vieilli, vous savez, mais vous avez changé. Vite, aidez-moi à quitter ce cloaque, j'ai du mal à marcher... », lance Gustave aux officiers de police. Avertis de l'état de santé de De Bliniaire, Lendorf et Piot comprennent qu'il s'agit là d'une manifestation de son traumatisme, de sa probable dégénérescence cognitive. Pourront-ils le questionner ? Quel crédit accorder à ses dires ?

\*

\*\*

\*

\*\*